

Jean-Marie Hubart

Michel Dethier

Le 14 août 2009, le jour même de son 70^{ème} anniversaire, Jean-Marie Hubart s'est éteint. Depuis un an, il se savait atteint d'une maladie incurable. Il y a fait face avec courage et discrétion, ainsi qu'il a affronté d'autres choses dans sa vie.

C'est une perte irréparable pour son épouse Nicole, mais aussi pour ses amis spéléologues, dont certains le connaissaient depuis plus de cinquante ans, comme René Gilson, Jean-Pierre Discry ou André Vivier.



Figure 1. C. Ek, L. Xhaard, E. Juvigné, M. Dethier et J-M Hubart au Fond des Cris.

Photo : J. Schoonbroodt.

Je suis arrivé tardivement à la spéléologie (nous nous connaissions depuis douze ans à peine) mais il avait très vite pris une grande place dans ma vie. C'est lui qui m'a initié au monde souterrain et à sa faune si remarquable. Sans son aide et ses encouragements discrets, je n'aurais sans doute jamais persévéré dans cette discipline, si exigeante tant au plan physique qu'au plan scientifique, qu'est la Biospéologie. Je lui dois quelques-uns de mes meilleurs souvenirs de zoologiste, ainsi que de merveilleuses découvertes personnelles. J'aurais tellement voulu faire encore un bon bout de chemin avec lui mais désormais, je ne pourrais plus le faire qu'en souvenir...

Son parcours souterrain

Jean-Marie était d'une grande pudeur et d'une extraordinaire discrétion, ce qui le faisait passer un peu pour un « ours » aux yeux de ceux qui le connaissaient mal.

Né en 1939, il était licencié en Hautes Études Commerciales (HEC) et, après quelques années passées aux cristalleries du Val Saint-Lambert, il a enseigné les branches commerciales à l'Athénée d'Ouffet. Je me suis toujours demandé, sans jamais oser lui poser la question, ce qui avait motivé son choix d'études. En effet, il était bien évident que ce qui le passionnait, c'était la Science et non le monde économique.

Il a fait ses débuts en Spéléologie en 1955 avec René Gilson et, en 1960, il entrait aux « Chercheurs de la Wallonie », société qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort. Longtemps, il en sera administrateur et vice-président. On peut presque dire qu'il fera, aux « Chercheurs », toute sa carrière scientifique. En effet, en 1961, il fonde avec François Delhez le Laboratoire de Biologie Souterraine de Ramioul (LBSR) dans lequel, pendant près de 50 ans, il poursuivra, souvent seul, ses observations méticuleuses, que ce soit sur les Aselles troglobies, les Coléoptères Catopidae ou le fameux *Tychobythinus belgicus* (figure 2). Il a ouvert une voie nouvelle en Biospéologie, celle de l'étude du comportement des cavernicoles. Il a publié plus de 80 notes scientifiques, dont plus de la moitié dans le

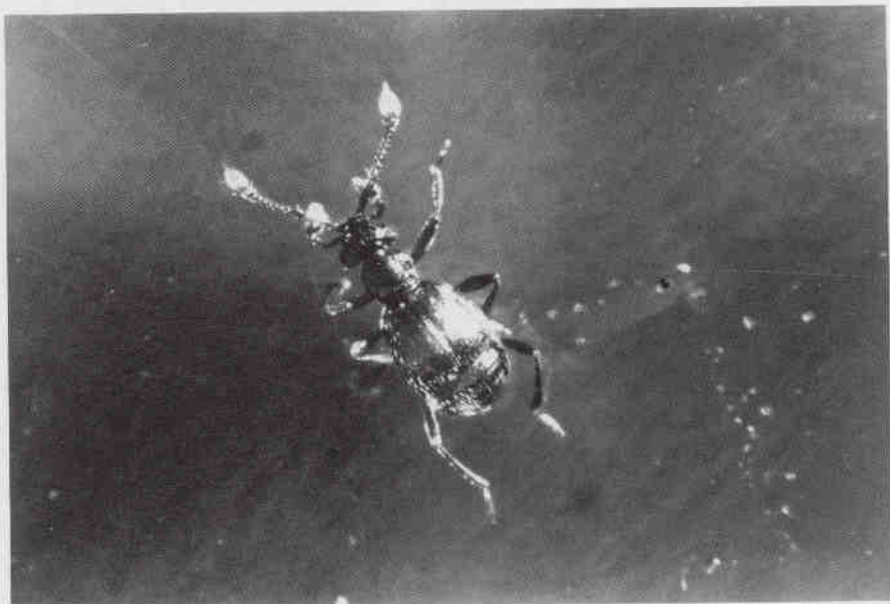


Figure 2. *Tychobythinus belgicus*, notre coléoptère le plus cavernicole (1,4 mm).

Toutes les photos existantes de cet insecte (larves et adultes) sont de J.-M. Hubart.

«Bulletin des Chercheurs de la Wallonie». D'ailleurs, dès 1964, cette société lui a attribué le prix E. Van den Broeck pour ses travaux scientifiques. Dans le domaine de la Biospéologie, son œuvre est, en Belgique, la plus importante avec celle de Leruth. Une nouvelle espèce de Diploure, découverte dans la grotte Lyell en 1999, porte déjà son nom (*Litocampa hubarti* Bareth) et ce sera sans doute bientôt le tour d'un Acarien... Sa modestie ne pourra malheureusement plus en souffrir.



Figure 3. Concrétions de la grotte de Rosée. Photo : J.-M. Hubart.

Pionnier de la conservation du milieu souterrain

Jean-Marie n'était pas seulement un scientifique pointu, c'était aussi un ardent protecteur de l'environnement, en particulier l'environnement souterrain, si fragile et qu'il aimait tant. Je sais que quelques spéléologues lui en ont voulu, le soupçonnant de vouloir interdire l'accès de certaines grottes. Mais qu'ils se souviennent que sans lui, sans son combat acharné, les grottes de Ramioul, de Lyell et de Rosée ne seraient plus aujourd'hui que poussière de calcaire. Pour son engagement, il a reçu en 1984 le prix « Nature et Patrimoine » de la Conservation Foundation of the United Kingdom (figure 3).

Bien sûr que Jean-Marie ne voulait pas « fermer » des grottes. Il était lui-même trop bon spéléologue pour penser un seul instant à priver ses amis des spectacles extraordinaires offerts par le monde souterrain. Outre d'innombrables grottes wallonnes, il avait aussi visité le gouffre Berger (qui était alors le plus profond connu) et participé à une expédition spéléologique au Maroc. D'ailleurs, tous les aspects du monde souterrain intéressaient Jean-Marie : il n'a pas seulement publié sur la faune cavernicole, mais aussi sur les concrétions, la géologie et l'hydrogéologie. Avec un éminent botaniste canadien, il a même écrit plusieurs

articles sur des champignons « cavernicoles » trouvés dans la grotte de Ramioul. Loin de vouloir fermer des grottes, Jean-Marie en a au contraire découvert plusieurs dont, assez récemment, la grotte Nicole, qu'il a nommée ainsi en hommage à son épouse. Cette grotte fait partie du réseau inférieur de Ramioul, qu'il a largement contribué à étudier et sur lequel il a publié son remarquable travail « Autrement dit... ». Dans ce travail, il révèle également un talent certain de dessinateur. Toutes les cavités de la région de Ramioul et d'Engis ont été maintes fois visitées et scrutées par Jean-Marie et elles sont aujourd'hui parmi les mieux connues de Belgique.

Le combat autour de la grotte de Rosée

Jean-Marie s'est investi dans la protection du milieu souterrain et ses combats ont atteint un sommet dans l'affaire de la grotte de Rosée. Découverte en 1906 et à l'origine de la fondation des « Chercheurs de la Wallonie » l'année suivante, cette magnifique cavité ne serait plus aujourd'hui, sans la ténacité et le courage de Jean-Marie, qu'un « site concassé », pour reprendre sa propre expression. C'est que cette grotte a connu bien des menaces, bien des alertes. Dans les années '60, ce fut d'abord un projet d'aménagement touristique « lourd » qui dut être repoussé. En 1973, la reprise de l'exploitation de la carrière a menacé la grotte de disparition. Jean-Marie a mobilisé autour de lui les Chercheurs de la Wallonie, la Commission nationale pour la protection des sites souterrains (l'ancêtre de la CWEPS), les RNOB (Réserves Naturelles et Ornithologiques de Belgique) et Inter-Environnement Wallonie. En 1977, une action en justice a été jugée recevable et le site fut classé la même année. Les soucis de Jean-Marie concernant Rosée n'étaient pas finis pour autant : l'exploitant introduisit des recours, puis un dédommagement financier et ce n'est qu'en 1999 que Carmeuse céda la grotte aux Chercheurs de la Wallonie pour le franc symbolique... En 2005, il a encore eu le plaisir de participer à l'inauguration du sas d'entrée de Rosée. Durant toutes ces années, Jean-Marie s'est battu contre Goliath avec pour seules armes sa force de caractère et ses convictions, sans jamais faire de concessions en termes de conservation. Apprenant son décès, M. D. Collinet, ancien directeur de Carmeuse, lui a rendu un bel hommage en disant « toute son estime pour son altruisme, sa détermination, mais aussi sa correction jamais prise en défaut ». Le prix mentionné plus haut et attribué en 1984 à Jean-Marie par la prestigieuse fondation britannique est donc largement mérité.

Un « cavernicole éclairé »

Enfin, Jean-Marie était un humaniste et un homme curieux de tout qui aimait partager son savoir et sa connaissance et qui a toujours attaché une grande importance à l'éducation et à la sensibilisation des jeunes et du monde spéléo. Ses connaissances en Botanique, en particulier en Mycologie, en Ornithologie et dans d'autres domaines des Sciences naturelles m'ont souvent sidéré et j'ai été choqué par l'attitude de certains « scientifiques professionnels » qui l'ont snobé en le considérant comme un « amateur ». Contrairement à ces « grands scientifiques », il n'a jamais gardé son savoir pour lui et l'a partagé avec les spéléologues qu'il considérait comme ses camarades du milieu souterrain et comme des partenaires indispensables pour l'étude et la protection de ce monde si étrange et souvent ingrat à étudier. C'était aussi un homme doué d'une infinie patience et d'une grande capacité d'écoute, qualités que j'ai particulièrement appréciées chez lui, car elles me font parfois un peu défaut...

Mais aujourd'hui, Jean-Marie n'est plus là et il ne me reste plus qu'à me demander : « Que ferait-il à ma place ? Comment réagirait-il ? ». Et à essayer de faire pour le mieux, sans son aide et son conseil, pour poursuivre son travail et lui faire honneur. Mais la tâche est immense et si, aujourd'hui, la grotte Rosée est bien protégée (espérons-le), c'est celle de Ramioul qui est menacée : assèchement inquiétant, taux de CO₂ excessifs, impacts de la carrière voisine et de l'exploitation touristique entraînent une réduction notable de la faune souterraine. Jean-Marie et moi suivions le phénomène depuis des années et nous nous en inquiétions. Il faudrait bien plus encore de recherches et de travail pour répondre de manière adéquate aux questions qui se posent. Mais il y a malheureusement de moins en moins de personnes comme Jean-Marie. Or, il devient urgent de combler le grand vide qu'il a laissé en nous quittant trop tôt.

Pendant une trop courte dizaine d'années, j'ai travaillé avec lui et j'espère pouvoir finir ce que nous avons entrepris ensemble et publier nos résultats. Mais il ne faudrait pas que la relève se fasse attendre trop longtemps.

P.S. : une notice biographique plus détaillée, suivie de la liste complète de ses publications, paraîtra dans le prochain tome du « Bulletin des Chercheurs de la Wallonie » (n° 49).

Figure 4. Jean-Marie à l'entrée de la grotte Nicole.

Photo : J.-C. London.

Figure 5. Concrétions de la grotte de Rosée.

Photo : J.-M. Hubart.



Figure 4

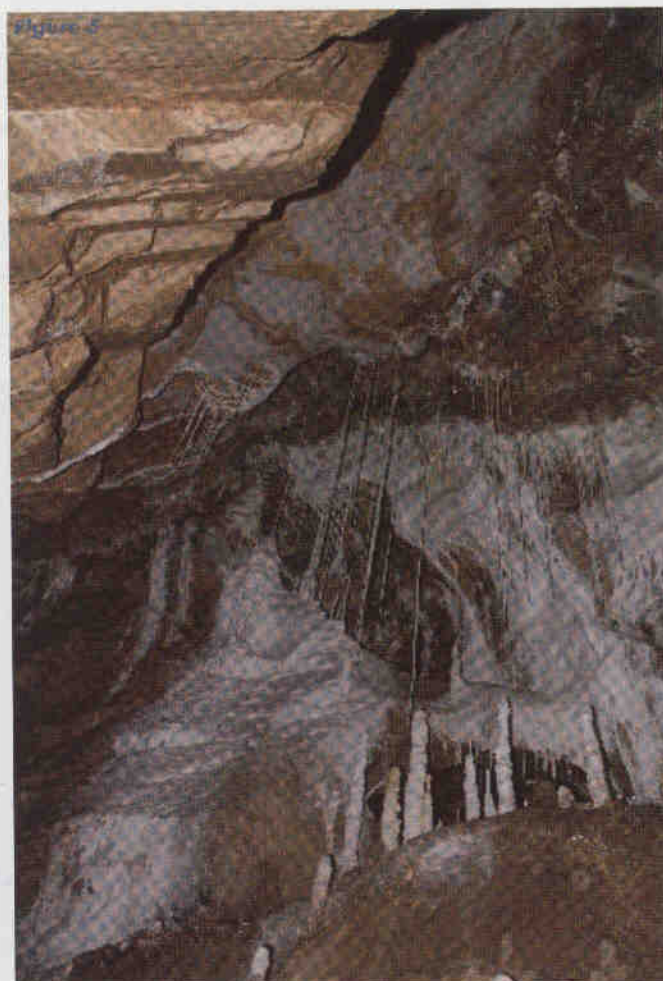


Figure 5